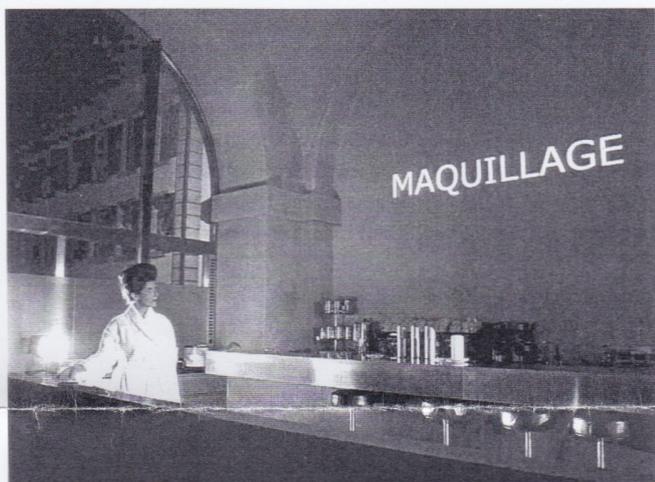


THÉÂTRE MUSICAL D'UNE BRÛLANTE ACTUALITÉ

«Maquillage» de Giuseppe Giorgio Englert à Berne



© Olivier Christinat

Il y a trente et un ans qu'a été créée la pièce de théâtre musical *Maquillage*, mini-opéra pour voix de femme, bande magnétique et scène, œuvre du compositeur suisse Giuseppe G. Englert, qui habite Paris. Pour les soixante-quinze ans du compositeur, le pianiste bernois Andreas Furrer lui a consacré un des «Nocturnes» (le 13 décembre à minuit) que son Grand Groupe Expérimental organise régulièrement au Kornhauscafé de Berne. Né en Italie (1927), Giuseppe G. Englert a fait ses études à Zurich à partir de 1945, chez Willy Burkhard (composition) et Heinrich Funk (orgue), puis à Paris, chez André Marchal (orgue), dont il est devenu l'assistant et le gendre; il s'établit alors dans la Ville-Lumière, tout en profitant à partir de 1955 des impulsions importantes des Cours de vacances internationaux de musique contemporaine de Darmstadt (Stockhausen, Cage, Kagel). Jusqu'en 1967, il écrit des œuvres dans presque tous les genres instrumentaux. La musique électronique composée pour la pièce de théâtre mentionnée, que la protagoniste doit aussi bien chanter que déclamer, représente un tournant dans sa production. Englert se voue alors entièrement à la composition par ordinateur – sans se limiter à la musique électronique, d'ailleurs, puisque ses œuvres peuvent être aussi conçues pour instruments, voix, ensembles et orchestres, quoique *Maquillage* n'en fasse pas encore partie.

Maquillage traite en cinq scènes les rapports entre la femme (une seule chanteuse et actrice) et le fard, notamment à partir de l'*Eloge du maquillage* de Baudelaire, qui est inclus sous forme de lecture; les scènes s'intitulent *La Femme du monde*, *La Voleuse*,

L'Accusée, *La Prima Donna* et *La Mort*. Mettre en scène ces cinq tableaux et leurs intermèdes électroniques – qui comprennent des récitations (Pierre Prévost) dénaturées du texte, du bruit blanc modulé en amplitude le long du texte, la voix de Marie-Thérèse Cahn (protagoniste de la première audition et de toutes les exécutions des années 1970) et une interprétation masquée, jouée au piano, de la chanson populaire *Es waren zwei Königskinder* – mettre donc en scène tous ces éléments visuels et acoustiques n'est pas chose aisée. Le metteur en scène Matthias Peter a choisi dans l'aménagement donné du café cinq lieux différents, tous très convaincants; pour les intermèdes, assaisonnés il y a trente ans de projections de diapositives, il a demandé à la vidéaste bernoise Katrin Barben une vidéo dans laquelle les points forts du texte, qui ressemblent à des intertitres de film muet, sont incorporés dans un tourbillonnement abstrait de couleurs. Même si cette vidéo n'est projetée que sur un des murs du café, il n'y a aucun statisme – ce qui était autrefois le cas – et le tout adopte un mouvement calme et fluide qui lui confère une unité convaincante.

La bande magnétique (conservée à la Zentralbibliothek de Zurich) est celle de la première audition, ou plus exactement une copie, naturellement. La qualité a manifestement souffert des trente ans d'entreposage, mais si l'on s'en rend compte, cela ne m'a pas dérangé autrement. J'ai été plus frappé par les mérites vocaux étonnants de la protagoniste, Anne Salamin (Montreux): malgré une voix exceptionnelle, elle n'a aucun des travers de l'opéra – l'institution qui est visiblement persiflée ici –, mais est beaucoup plus actrice, ce qui est tout à l'avantage des nombreuses parties parlées et du jeu théâtral, bien entendu. Les textes restent en français. Les costumes historicisants d'Inge Klossner (Berne), qui évoquent parfois l'Ancien Régime, tournent en bourrique la «notion figée de la culture» qui est souvent celle des amateurs d'opéra, et ce toujours en relation étroite avec l'*Eloge du maquillage* (maquillage: Gianni Izzo; éclairages: Yvonne Hostettler). La plupart des intertitres sont en allemand («Mode = Versuch einer Revolution der Natur», ou «Praktiken, die die Frauen anwenden, um die Schönheit zu konsolidieren»). Le tableau final, avec son urne, est émouvant aussi bien du point de vue musical que pour l'expression dramatique. «La vie est dispersée et absurde. La vie vous trompe», entend-on, pendant qu'on lit «Die Natur nachzuahmen ist nicht das Unsrige». Dommage cependant que cette représentation relativement coûteuse et bien conçue n'ait été donnée qu'une fois. FRITZ MUGGLER